

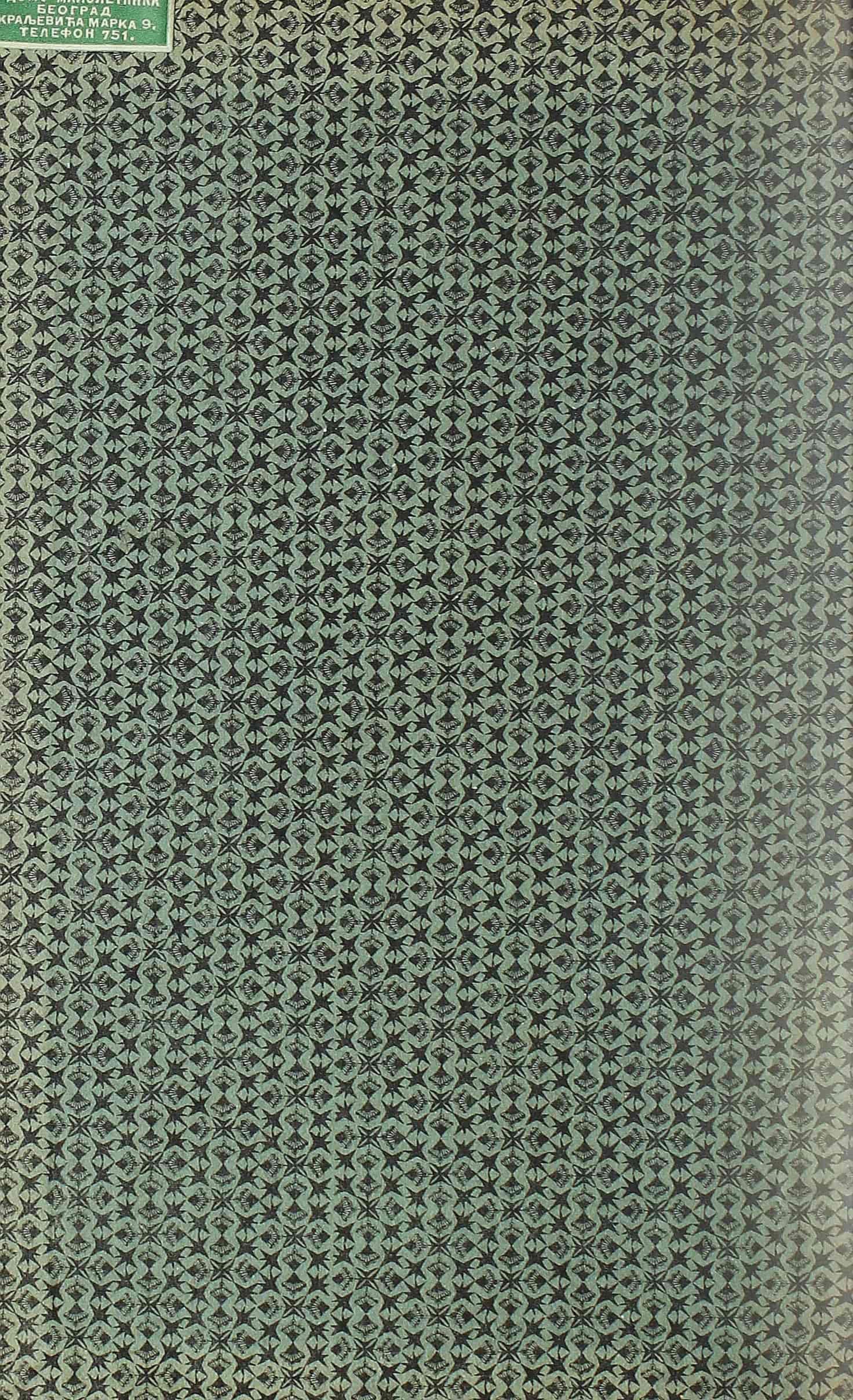
nb 6 55

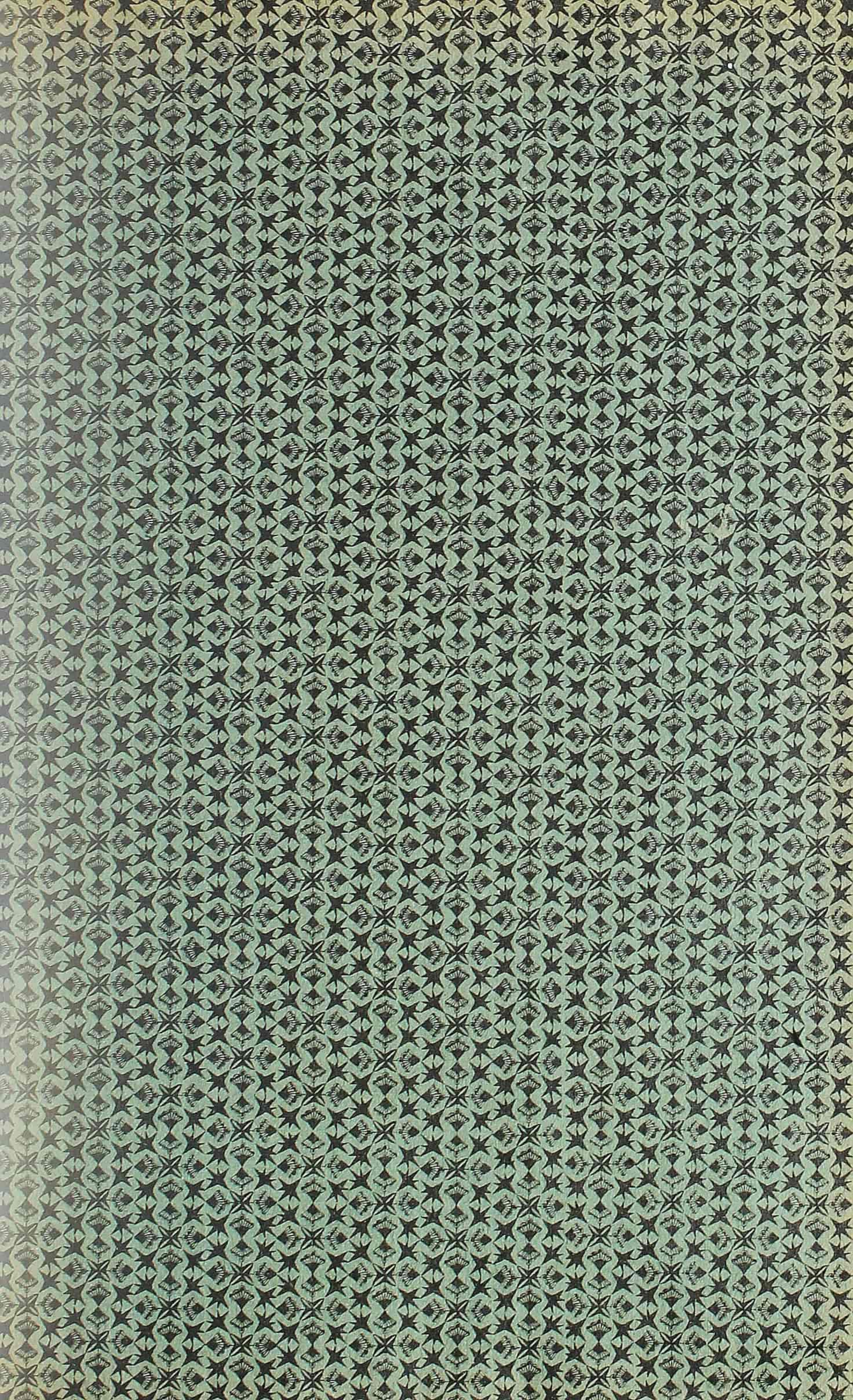
ŽUJOVIĆ

LES SERBES



БЕОГРАД
КРАЉЕВИЋА МАРКА 9,
ТЕЛЕФОН 751.





F. B. 6
55

Лука Ћеловић
БЕОГРАД

Luka Čelović
BEOGRAD

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
И. Бр. 45075

LES SERBES

Population rurale et urbaine — Vie intellectuelle
Religion — Politique

Conférence faite à Lyon, le 28 Mai 1917

PAR

Iovan M. ŽUJOVIĆ

Président de l'Académie royale de Serbie,
Ancien professeur de l'Université de Belgrade.

PRIX : 1 franc.

Au profit des étudiants serbes prisonniers de guerre.

PARIS

IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, RUE DE FLEURUS, 9

—
1917

LES SERBES

MESDAMES, MESSIEURS.

Le Comité d'organisation de l'Exposition Serbe à Lyon, m'a demandé de faire, à l'occasion de cette Exposition, une conférence sur la Serbie et les Serbes. Accédant à ce désir, je dois avant tout solliciter votre indulgence pour la façon défectueuse dont je m'exprime dans votre belle langue française, qui n'est pas ma langue maternelle. Je me crois ensuite obligé de vous avertir que cette conférence dépassera forcément la limite habituelle des conférences publiques, car je voudrais énoncer les traits principaux du peuple serbe, de sa vie économique, intellectuelle, morale, religieuse et politique. Sans entrer dans aucun détail, je voudrais vous présenter les principales couches de la population en Serbie, et l'état du développement de leurs diverses occupations.

Pour un aperçu général de l'objet, il faudrait esquisser d'abord la position géographique du Pays Serbe, ses divers aspects, et sa constitution géologique, son climat et sa végétation, ses diverses régions naturelles et artificielles, et son ethnographie.

Mais, obligé d'abrégé cette conférence le plus possible,

je me permets de vous prier d'observer les diverses cartes qui figurent dans cette exposition et sur lesquelles vous trouverez les détails qui pourraient vous intéresser.

Vous y verrez, entre autres choses, que les Serbes n'habitent pas seulement les Royaumes actuels de Serbie et du Monténégro, mais aussi plusieurs provinces soumises à la domination austro-hongroise : Banat, Bačka, Baranja, Sirmie, Slavonie, Croatie, Dalmatie, Bosnie, Herzégovine.

Sur la carte ethnographique, vous constaterez le mélange des races dans les zones périphériques du bloc serbe. Ainsi au Nord de Bačka et du Banat, on voit le mélange des Serbes et des Roumains. Ces derniers ont pénétré même dans le Nord-Est du Royaume de Serbie, attirés par la liberté et la prospérité dans lesquelles se trouvent les paysans serbes, liberté et prospérité plus grandes que celles de leur propre pays. Au Sud et à l'Est du Monténégro, il y a le mélange de notre peuple avec les Albanais, qui ont pénétré dans l'Ancienne Serbie grâce à des procédés plutôt tyranniques, dont quelques-uns vous paraîtraient même incroyables.

Aux confins de la Serbie méridionale, on voit le mélange de la population serbe avec les Grecs, les Turcs et les Bulgares.

Je fais mention de ce petit détail, parce que c'est de lui que jaillit la source de querelles entre les voisins, nos querelles historiques et actuelles sur lesquelles je n'insiste pas pour le moment.

Dans cette conférence, je me bornerai à caractériser notre population dans le royaume actuel de Serbie, et surtout celle qui en forma toujours le noyau, la Šumadia, parce que celle-ci nous représente approximativement un type collectif de la race serbe. Je vous la présenterai telle qu'elle était au moment de la dernière invasion de notre

Pays par les ennemis. Les Barbares y ont pillé, saccagé, incendié, violé, démoli : ils y ont détruit les biens matériels, les ressources de la vie économique. Mais, nous en sommes certains, ils n'ont pas pu modifier l'âme serbe, que je voudrais dévoiler un peu devant vous.

I

En premier lieu, je tiens à vous faire l'éloge du paysan serbe. Je ne vous garantis pas que cet éloge est exempt de partialité, car j'aime notre paysan tel qu'il est. Cela veut dire que je lui connais des défauts — qui n'en a pas? — mais que je l'aime malgré ses défauts, dont je ne veux pas même parler ici, laissant cela pour mes causeries intimes avec lui, causeries que je pratique depuis plus de trente ans. Il s'agit de faire ressortir ici quelques-unes de ses qualités et particularités pour lesquelles nous autres, ses fils instruits, sommes obligés de l'aimer et par lesquelles il a gagné les sympathies de presque tous les étrangers, qui ont eu l'occasion de l'observer de plus près.

Pour éviter le reproche possible qu'entraîné par l'amour filial, j'idéalise trop le paysan serbe, je pourrais faire précéder mes constatations par plusieurs appréciations des auteurs français qui ont parlé de lui. Mais je ne citerai que les paroles du professeur Albert Mallet qui a passé plusieurs années en Serbie et qui a trouvé une mort glorieuse en défendant sa chère France. « Faire le portrait du seul paysan serbe, dit-il, c'est faire le portrait de tout le peuple serbe », car la population urbaine est un dixième à peine du total. « Un détail du reste suffit à le

prouver, les patois sont tout à fait inconnus en Serbie.

« La langue usuelle du paysan est la langue usuelle de l'académicien, l'un écrit comme l'autre parle.

« Le paysan serbe est beau, il a les traits fins, la physionomie vive et malicieuse. Bien souvent il rappelle, de façon frappante, notre type gaulois, au front élevé, au nez busqué, aux longues moustaches tombantes. Il est grand, bien découplé, avec une aisance et une souplesse de mouvements, que fait encore ressortir le costume.

« A voir passer le paysan serbe, on est surtout frappé de l'aisance de ses manières, de la distinction naturelle de tous ses gestes. Un voyageur anglais, le Révérend père W. Denton, a écrit : « Tout Serbe est un gentleman ». Pris dans son milieu, le paysan serbe donne bien précisément l'impression ressentie par le voyageur anglais et fait penser au gentilhomme. On ne saurait montrer plus de dignité simple, plus de cordialité mesurée que n'en montre le paysan quand il reçoit un hôte. Il n'éprouvera nulle gêne dans un salon, s'y tiendra sans gaucherie, n'y commettra nulle faute de tenue ». Ainsi parla Albert Mallet.

Cette dernière louange paraîtra un peu exagérée surtout aux yeux des mondains, devant lesquels nos citadins même ne la méritent peut-être pas.

Voici les causes principales pour lesquelles les Serbes instruits doivent aimer le paysan serbe : Premièrement : c'est le paysan qui a été libérateur de la Patrie; secondement, la Serbie est un pays essentiellement paysan; en troisième lieu, ce sont surtout les soldats-paysans et leurs chefs, qui dans les cinq dernières années, accomplirent des faits héroïques, s'attirèrent l'estime générale et obtinrent les promesses de la réalisation de notre rêve national.

Et en vérité, sous les ruines de l'ancien Empire Serbe ne

resta vivante que la classe des paysans ; la noblesse et la bourgeoisie étaient ou bien détruites, ou bien avaient été obligées de changer de religion et de nationalité pour conserver leur vie, leurs biens et leur position sociale. C'est donc dans cette basse classe, qu'ont pu se conserver la religion et la conscience nationales, les traditions du passé et la volonté de redevenir libre.

Quand ces éléments d'ordre spirituel et moral ont trouvé les circonstances propices à l'action, les hommes du peuple ont agi. Après des efforts successifs sans succès durables vint un effort suprême plein de succès.

Ainsi les paysans serbes, dépositaires de traditions nationales, sans aucune classe sociale d'élite, sans aucun secours de forces étrangères, s'affranchirent et formèrent le noyau de la nouvelle Serbie. L'amour de l'Indépendance est devenu surtout dans la population des deux royaumes serbes libres, Serbie et Monténégro, comme un instinct naturel et irrésistible, sous l'impulsion duquel le peuple Serbe est resté toujours ressuscitable et ressuscita réellement après chaque défaite.

Les traditions nationales jouent, comme on le sait, un grand rôle chez les petits peuples. Dans nos légendes les meilleures places sont données aux personnalités héroïques et bienfaisantes. Le culte des héros anciens a joué un rôle aussi dans les guerres actuelles ; il a inspiré certains actes de bravoure collective à la suite desquels les Serbes contemporains se croient capables de résister à des forces de beaucoup supérieures et à réaliser des projets considérés, il n'y a pas longtemps, comme presque irréalisables.

La bravoure est inspirée aussi par un sentiment de dignité familiale et pas seulement personnelle. A cette dignité les femmes tiennent autant que les hommes, quelquefois même plus que les hommes.

« Attention à l'honneur ! mon fils », recommanda une

mère d'origine paysanne à son jeune fils partant pour la première fois à la guerre, « car à la guerre l'honneur se perd facilement ». Le fils qui, avec la bénédiction maternelle, reçut d'elle un tel avertissement, commande aujourd'hui toute l'armée serbe.

Il m'est arrivé de devoir annoncer à une mère que son fils était blessé. Pour atténuer son angoisse, je m'empresais d'ajouter que la blessure au talon était légère. Le premier cri qu'elle poussa fut : « Malheur à moi, mon fils n'aurait-il pas tourné le dos à l'ennemi, pour être blessé au talon? »

La princesse Liubica, trouvant que son mari le prince Miloš, lors d'une bataille, n'avait pas été à la hauteur de la situation, s'enferma dans la maison, ne l'y laissa pas entrer, quand il revint pour se reposer, et lui cria à travers la porte de retourner à l'armée. Elle était, comme son mari, d'origine paysanne.

Avoir soin de la dignité familiale est un devoir de chaque membre de la famille; on le doit aux ancêtres desquels on a hérité non seulement les biens matériels, mais aussi les biens moraux. On connaît ses ancêtres assez éloignés; il est rare de trouver en Serbie une famille paysanne qui ne connaîtrait pas quatre ou cinq générations, quoique nos vieilles familles, persécutées par l'ennemi, aient souvent dû changer de régions et d'habitation. Certains ancêtres plus méritants sont l'objet d'un culte plus soigné. Certaines personnes historiques sont l'objet d'un culte tellement affectueux, qu'on les considère presque comme des ancêtres en parenté. On se sert quelquefois de leurs noms pour blâmer un contemporain en train de faillir : « Avec quoi paraîtras-tu outre-tombe devant Miloš? » Le souvenir des morts exerce une influence sur les vivants.

Le paysan serbe aime l'égalité, non seulement des

droits, mais autant que possible l'égalité sociale. Il se sent égal au grand commerçant, industriel, fonctionnaire. Il ne se croit pas obligé de courber sa tête devant qui que ce soit; il aime les façons simples. Des gens prétentieux et poseurs il se venge, par une moquerie fine; dans toute notre société ces gens sont vite « brûlés », car même les classes élevées ne les aiment pas, quel que soit le rang qu'ils occupent.

Le maintien d'une égalité sociale approximative est favorisé par un certain nombre de faits caractéristiques pour la situation des paysans dans le Royaume de Serbie. Tous les paysans serbes sont propriétaires du sol. Il n'y a pas d'ouvriers agricoles sans terres. La plus grande partie (96 %) sont de petits propriétaires; la grande propriété n'existe presque pas. D'après le droit coutumier, le sol n'est pas la propriété privée du chef de famille, mais constitue le bien de famille. La loi garantit à chaque famille un minimum insaisissable de ce bien.

Obligé de ne donner aucun détail sur les diverses occupations de nos paysans, je ne ferai qu'énoncer que la Serbie est un pays de céréales, parmi lesquels le blé et le maïs prédominent, — d'arbres fruitiers, parmi lesquels le prunier rapporte le plus, — et d'élevage des bœufs, des porcs et des moutons¹. Je m'en voudrais si, dans cette honorable assemblée de Lyonnais, je passais sous silence la sériciculture, qui fait des progrès, grâce surtout à une Société séricicole, formée par quelques-uns de vos concitoyens entreprenants. Veuillez donc, Messieurs les Lyonnais, recevoir nos remerciements pour cette entreprise, nos souhaits pour sa bonne réussite et nos vœux

1. Voir : *Sur l'agriculture et les paysans en Serbie*, communication faite à l'Académie d'Agriculture de France, par Iovan M. Žujovic le 9 mai 1917.

pour que vous étendiez votre activité sur toute la surface de la Serbie.

Une certaine sécurité et une aisance relative dans lesquelles se trouvait notre paysan provenaient également de son esprit de solidarité qui se manifeste sous des formes assez diverses. Ainsi, certains travaux, difficiles ou urgents, tels : le labourage, le binage, le buttage, la moisson, la fauchaison, sont facilités par l'entr'aide que nos paysans se prêtent mutuellement. Les greniers communaux et les associations laitières sont chez nous des institutions très anciennes. Les coopératives rurales modernes se multiplient et fonctionnent d'une manière très favorable.

Je termine ce court exposé sur l'économie du paysan serbe par la constatation qu'il a toujours été bien et en voie d'amélioration, réalisant de très grands progrès dans tous les modes de son activité.

L'invasion des barbares est venue non seulement le priver de sa liberté, mais détruire les sources mêmes de son bien-être et de sa prospérité.

II

La population serbe dans les villes est d'une date relativement récente : elle ne date que de la libération du territoire du joug ottoman. Dans l'ancien État Serbe les vraies villes n'existaient presque pas. Ce nom pourrait tout au plus être donné aux petits faubourgs qui avoisinaient les châteaux forts, et dont les habitants s'occupaient de commerce et de divers métiers. Les documents historiques mentionnent fréquemment les personnes qui s'y occupent

de mines, parce que nombreux furent les châteaux forts dans des régions minières. Dans ces faubourgs et en dehors d'eux on tenait souvent des foires dans lesquelles les paysans pouvaient acheter tous les objets qu'ils ne fabriquaient pas eux-mêmes.

Les Ottomans, envahissant la Serbie, y ont détruit et ravagé la majeure partie des castels et des faubourgs, et exterminé ou dispersé ses habitants serbes. Ils ont formé suivant leurs goûts et leurs besoins, de nouveaux bourgs, bourgades, voire même villes, colonisés par les Turcs, Grecs, Zinzars, Juifs, et dans certaines régions par les Bulgares, comme des gens plus soumis et plus agréables aux Ottomans. Les Grecs prenaient une telle importance et leur goût pour le menu commerce à grand profit est si caractéristique qu'aujourd'hui encore dans certaines régions serbes, on donne le nom de « Grec » à chaque épicier.

Après notre Révolution, les Turcs demeurèrent en petit nombre et seulement dans quelques grandes villes, où les garnisons ottomanes ont longtemps subsisté. Les Grecs, les Zinzars, les Juifs s'adaptèrent au nouveau régime ou émigrèrent. Les Serbes vinrent alors habiter les villes pour y exercer les métiers et le commerce. Peu à peu ils adoptèrent la manière de vivre des citadins, copiant surtout leurs co-nationaux qui venaient de l'Autriche-Hongrie.

Avec la différenciation dans les fonctions sociales et dans les modes de vie commença aussi une petite différenciation dans la mentalité, mais cela n'a pas abouti à des contrastes frappants comme chez d'autres peuples. La continuité des classes rurale et urbaine est ménagée par l'origine paysanne encore très récente des citadins, par l'intérêt qu'ont les commerçants à ne pas s'éloigner de la majorité de leurs clients, par le fait que dans chaque ville

serbe il existe un grand nombre d'habitants adonnés à des travaux agricoles ; enfin par l'éducation nationaliste qui appelle constamment l'attention aussi bien des citadins que des villageois sur leurs devoirs identiques envers la Serbie et sur le devoir de la Serbie envers l'ensemble du peuple serbe.

Les plus grandes différences existent maintenant dans la région du bassin du Vardar récemment affranchie de la domination ottomane. La population urbaine y est encore en grande partie d'origine étrangère à la race serbe. Par cela même, par son polychroïsme, elle contraste avec les villageois qui sont les Serbes. Elle a subi l'influence hétérogène, turque, grecque, bulgare et porte le cachet d'une culture « turco-orientale », toute spéciale qui disparaîtra devant l'esprit de liberté, de dignité et d'humanité que porte en soi le régime Serbe.

La plupart des villes et des bourgs en Serbie ne font que des progrès très lents. Les plus avancées sont les villes dans la Serbie septentrionale, aux bords de la Save et du Danube, et le long de la ligne principale du chemin de fer, car il est bien naturel que le commerce et l'industrie se développent d'abord là où il y a de bonnes voies de communication. Ce fut donc aussi la région qui attira les capitaux étrangers dont on avait besoin pour les grandes entreprises industrielles.

Les routes et les chaussées laissent beaucoup à désirer tant au point de vue du nombre qu'à celui de la qualité.

Le commerce extérieur était dirigé presque exclusivement vers le Nord, vers l'Autriche-Hongrie. Depuis quelques années on a ouvert un débouché *via* Salonique, qui nous a été et nous restera indispensable, et pour lequel il nous faudra avoir des garanties offrant toute sécurité. — La tendance principale de notre commerce d'importation et d'exportation est dirigée maintenant vers l'Occident :

vers l'Italie, la France, l'Angleterre. Ce commerce ne sera entièrement libre que par l'Union des pays Serbes, qui nous donnera la possession de notre littoral serbo-croate, sur l'Adriatique, auquel aboutiront nos voies transbalkaniques.

On fonde aussi beaucoup d'espérances sur un trajet d'une étendue beaucoup plus grande dont on commence à parler : Angleterre, France, Italie, Croatie, Serbie. Dans notre pays se fera la trifurcation vers : 1° Bulgarie-Constantinople, 2° Salonique-Pirée (Athènes), 3° Roumanie-Russie¹.

La ville de Lyon est, je le crois, tout indiquée pour soutenir le projet de cette grande route européenne qui drainera et irriguera tous les pays amis méridionaux et les émancipera de l'Europe Centrale qui les domine, parce que c'est à Lyon que se ferait, probablement, la bifurcation de cette route, une allant vers Bordeaux, l'autre via Paris, vers Londres. Presque toutes ces lignes ferrées existent déjà; il suffirait d'y organiser un service direct et rapide et pour certains secteurs, de les compléter et les abrégier. L'Angleterre, la France et l'Italie trouveront intérêt à avoir avec la Russie et le Levant une communication terrestre extra-germanique. La Russie et la Roumanie y trouveront aussi leur intérêt, lorsqu'elles auront cessé d'être embouteillées dans la mer Noire et que l'hégémonie allemande dans la mer Baltique sera supprimée. Quant à nous, les Serbes, pour vous montrer notre désir de nous ouvrir un chemin vers l'Ouest, je n'ai qu'à vous rappeler l'élan avec lequel l'armée serbe en combattant les Turcs a franchi les Alpes albanaises, considérées jusqu'alors comme infranchissables, même en temps de paix. Par

1. Voir SIR ARTHUR EVANS ; *Les Slaves de l'Adriatique et la route continentale de Constantinople*. London 1916.

malheur le « Concert Européen », mal inspiré, a forcé la Serbie à abandonner la côte adriatique. Tel est le principal fauteur de notre désastre et de l'obligation pour notre armée de refaire en martyr le même chemin qu'elle avait parcouru triomphalement deux ans auparavant.

L'échange des produits entre la Serbie et les autres États ne paraît pas très considérable, si l'on regarde seulement les chiffres représentant la valeur des importations et des exportations sans tenir compte du chiffre de notre population. Tous ces chiffres sont continuellement en augmentation.

Notre commerce extérieur fut très longtemps entravé par le fait que notre pays dans ses rapports internationaux fut longtemps vassal de la Turquie, avec laquelle les États européens avaient des traités de commerce très favorables pour eux. Notre position générale amena notre dépendance économique de l'Autriche-Hongrie; ainsi de la valeur totale de notre exportation, il revenait à l'Autriche-Hongrie 90 pour 100 et seulement 10 pour 100 pour tous les autres États. Lors de notre lutte économique avec cette puissance, sa part tomba à 25 pour 100.

Notre exportation se composait essentiellement de trois articles : le bétail, les céréales et les fruits, et ces trois articles à eux seuls fournissaient 85 pour 100 de la somme totale. Ce chiffre commença à tomber dès qu'on se mit à exporter encore d'autres articles.

Les articles d'importation sont les denrées coloniales dont le chiffre augmente constamment et les produits industriels dont l'importation ne présente qu'un progrès partiel, par exemple les machines. Ici encore la part de l'Autriche-Hongrie était la plus grande (60 %), mais ici aussi cette part a baissé énormément (35 %).

Parmi les diverses branches industrielles, c'est surtout l'industrie minière qui a attiré l'attention du monde étran-

Лука Ћеловић

БЕОГРАД

Luka Čelović

ger sur la Serbie. En vérité notre pays est riche en mines qui jouent un rôle depuis des temps immémoriaux. Les habitants préhistoriques ont exploité le minéral de mercure dans les environs de Belgrade et le cuivre à Majdanpek. Les Romains ont partout beaucoup travaillé et même épuisé certains filons plombifères et argentifères. Sous l'ancien État Serbe, les mines étaient une bonne source de richesse. Il paraît que la cavalerie serbe de cette époque était brillante, grâce surtout à cette ressource. L'initiateur du nouvel État Karageorges s'empressa d'ouvrir les mines plombifères, car on avait grand besoin de plomb pour en faire des balles de fusil.

N'ayant pas de mineurs indigènes, il en chercha dans le Banat voisin en leur offrant de grandes récompenses. Ceux-ci se refusant de venir sous des prétextes divers, le chef bien expéditif de notre Révolution envoya ses francs-tireurs traverser le Danube, trouver quelques mineurs capables, les ligoter et les transporter en Serbie.

Ceci fait, les mines Serbes s'ouvrirent, les mineurs-prisonniers se trouvèrent bien, et le plomb d'origine Serbe fut projeté sur l'ennemi et contribua à le chasser du pays.

A l'époque actuelle ce sont surtout les minerais de cuivre à Bor qui ont donné lieu à une exploitation très rémunératrice.

Le cuivre a été exploité à Majdanpek, Suvobor et Povlen; — le plomb à Podrinie, Avala, Kosmaj, Rudnik, Kučajna, Rupie; — le zinc à Kučajna et Zavlaka; — l'antimoine à Podrinje; — l'or à Rusman, Neresnica; — le mercure à Avala; — le fer à Vlassina. Le charbon de terre est exploité à Senje, Zidilje, Ključata, Kostolac, Alexinac, Jelasnica, Vina, Podvis, Rtanj; Dobra, Vrska Čuka. La pierre meulière est exploitée à Popina, Dublje, Cikote, près Mitrovica, etc....

La Serbie est riche en sources d'eaux minérales : sources

alcalines, froides et thermales; sources sulfureuses froides et thermales; eaux iodo-muriatiques thermales; eaux sulfatées thermales; eaux indifférentes, radio-actives thermales.

Dans une dizaine d'endroits il existe des stations avec un confort assez tolérable.

Les conditions de la prospérité d'une entreprise minière étant très compliquées, il n'est pas étonnant que plusieurs essais aient abouti à des déceptions. Malgré cela le progrès de l'industrie minière en Serbie est attesté par le nombre croissant des concessions demandées et accordées; — par une augmentation constante des capitaux engagés; — par le nombre croissant des chevaux-vapeurs affectés à cette industrie, et par l'augmentation de la valeur de ses produits.

Parmi les autres industries, c'est la minoterie qui tient le premier rang, ensuite vient la fabrication de la bière. La farine et la bière figurent parmi les articles d'exportation. Il y a quelques grandes scieries, à côté de nombreuses scieries primitives. Très nombreux sont les petits fours à briques et poteries; les établissements sur une grande échelle commencent aussi à prospérer. De bons commencements se présentent dans le filage et le tissage industriels.

Nous avons deux sucreries, deux manufactures de chaussures, deux grands ateliers de tapis de style indigène. Je passe d'autres industries moins importantes.

Il est évident que l'état actuel du développement industriel en Serbie n'est pas satisfaisant. Les principales causes de cet arrêt sont les mauvais traités de commerce qui nous ont été imposés par l'Autriche-Hongrie et l'Allemagne, ensuite l'absence de capitaux et de savoir, voire même de la main-d'œuvre qualifiée pour les industries. Les mauvais traités disparaîtront après la victoire

après laquelle les capitalistes français, anglais, italiens ou américains trouveront peut-être quelque intérêt à fonder en Serbie au moins les industries élaborant les matières premières indigènes.

Nous espérons aussi que les réfugiés Serbes travaillant actuellement dans les usines françaises y apprendront les méthodes de travail nécessaires et que nos capitalistes et industriels, qui ont visité vos diverses usines, y ont trouvé des exemples bons à imiter dans notre pays.

La lenteur du développement industriel est attribuée aussi à la persistance des métiers et de l'industrie à domicile. Les métiers qui se maintiennent sans fléchir et progressent même numériquement sont ceux de boulangers, maçons, serruriers, ferblantiers, maréchaux-ferrants, charrons, forgerons. En diminution se trouvent les tisserands, fourreurs, teinturiers, chaudronniers; ceux-ci souffrent de la concurrence de marchandises importées de l'étranger.

Dans les familles rurales on s'occupe beaucoup de filage et de tissage, de la confection des vêtements, des couvertures, des chaussettes, des tabliers, des tapis. La toile est faite de fil de coton, de lin, de chanvre.

En abrégé cet exposé, il est permis d'affirmer qu'en général tous les ressorts d'activité urbaine étaient en voie de progrès.

Ces progrès étaient parfois très lents, parfois saccadés, parfois continus et satisfaisants, suivant les moyens et les circonstances. La chose principale à constater est que la valeur totale des biens et des produits du travail national était considérablement augmentée, que le nombre des riches, parmi les commerçants et les industriels, s'accroissait et que le bien-être dans cette classe était à peu près général.

Mais l'invasion des Barbares a paralysé presque toute

activité chez nos commerçants et industriels et provoqué parmi eux de très nombreuses banqueroutes.

Je ne citerai qu'un seul exemple : les Autrichiens ont détruit tous les bateaux, tous les chalands et péniches de la Société Serbe de Navigation.

Ainsi le relèvement de cette classe de notre population demandera beaucoup de temps, beaucoup de capitaux, une organisation favorable du crédit commercial et industriel et de bons traités de commerce avec l'Étranger.

III

Voyons à présent les ressorts de notre vie intellectuelle et morale.

L'Insurrection serbe a trouvé le peuple serbe en Serbie sans aucune école ; les couvents seuls abritaient quelques « Diacres » qui se destinaient à devenir popes ou moines. On pensa aussitôt aux écoles ; et dans le premier gouvernement révolutionnaire serbe on réserva une place pour le Ministre de l'Instruction publique.

Le premier Ministre de l'Instruction publique, Dosity Obradović, fut « un fin moraliste et un écrivain excellent. Cet homme de talent et de volonté qui réussit par un labeur incessant à s'approprier toutes les nobles idées et les connaissances solides de son siècle, cet écrivain tel qu'on a rarement le bonheur d'en posséder au début d'une littérature publia plusieurs ouvrages en prose, où il fit l'éducation de son peuple, lui enseigna à penser, lui démontra la nécessité pressante de s'instruire, lui ouvrit tout un monde de pensées élevées ». (*Les Lettres, les Sciences et les Arts yougoslaves*, p. 14.)

Les écoles se fondaient au hasard des possibilités, avec des maîtres improvisés. Un des moyens de leur entretien, c'était la coopérative scolaire privée, qui plus tard donna naissance à la commune scolaire. Les premières écoles étaient de pauvres clayonnages enduits de boue, couverts de paille ou de merrains, mais elles sont devenues progressivement les plus belles maisons du village.

Le peuple envoyait très volontiers les garçons à l'école, car chez nous, même chez les gens illettrés, la soif d'apprendre est très grande. Un homme illettré est appelé « l'aveugle malgré ses yeux ». Lorsque plus tard, avec la dissolution des grandes familles, on eut besoin pour l'économie rurale du concours même du plus petit garçon, l'absence des élèves se fit sentir de plus en plus, surtout pendant les mois des travaux agricoles. Le législateur l'a combattue par la loi de l'enseignement primaire obligatoire.

Néanmoins on remarque que l'art de lire, chez les paysans, n'est pas à la hauteur du progrès général du pays. Il y a plusieurs causes à cela, dont les deux principales sont les suivantes : D'abord très peu nombreux sont les élèves qui quittent le village pour aller en ville apprendre un métier qui exige la capacité de lire et d'écrire. Ensuite, l'enseignement postscolaire n'a pas été organisé dans les villages, parce qu'il a été très difficile de le faire. Le nombre des instituteurs n'a pas été suffisant, et après l'agrandissement de la Serbie en 1915, il l'a été encore moins. Nos instituteurs sont bien préparés et tous dévoués à leur grande tâche. Ils sont aussi un facteur important et estimé dans l'activité hors l'école, dans la propagande culturelle, coopérative et même dans l'action politique, nationaliste. Dispersant ainsi son activité, le corps des instituteurs n'a pas eu la possibilité, par exemple, de tirer tout le profit possible des bibliothèques

scolaires instituées en vue de l'enseignement postscolaire. L'un des premiers devoirs du Ministère de l'Instruction publique dans la nouvelle Serbie sera la préparation des Instituteurs et des Institutrices en nombre suffisant et l'organisation de l'enseignement postscolaire dans les villages.

Le nombre des écoles secondaires d'État et privées, était suffisant. Les professeurs qui y enseignent ont une préparation très bonne. Les programmes de l'enseignement devront être modifiés, à la suite des circonstances exceptionnelles créées par les trois guerres successives.

L'organisation des quelques écoles professionnelles a donné des résultats satisfaisants, ce qui a pu être constaté en France sur les élèves de l'École de l'Arsenal de Kragujevac, qui travaillent actuellement ici dans les usines de guerre.

L'Enseignement supérieur a été fondé en 1858 par l'Institution de la Haute-École, convertie en 1905 en Université. La distribution des Facultés y est d'inspiration germanique : la Faculté de philosophie englobe sciences et lettres ; la Faculté de Droit forme les avocats, juges et différents fonctionnaires ; la Faculté technique prépare : 1° les Ingénieurs des communications ; 2° les Ingénieurs mécaniciens, et 3° les architectes. La guerre nous a empêché d'ouvrir les Facultés de Médecine et d'Agriculture qui étaient en bonne voie de formation. Les études à la Faculté de Philosophie se répartissent en dix-huit groupes (spécialités). L'enseignement de chaque Faculté dure quatre ans et se termine par l'examen de licence.

Nos professeurs de l'Université sont en moyenne à la hauteur de leurs collègues des Universités occidentales. La plupart d'entre eux, en dehors de leur enseignement, cultivent leur science et publient leurs études dans les éditions scientifiques serbes et étrangères.

L'instruction publique était stimulée par les trois grandes Bibliothèques nationales (à Belgrade, à Kragujevac et à Niš), par des Bibliothèques régionales dans presque toutes nos villes fondées par l'État, ou bien par la Ligue culturelle. Il y a aussi de nombreuses fondations et sociétés ayant pour but la propagation de l'instruction dans les masses du peuple.

Malheureusement les barbares allemands, en bombardant la ville ouverte de Belgrade, ont fait des dégâts énormes dans les Bibliothèques nationales et universitaires, et ont complètement incendié et détruit la belle bibliothèque française, de plusieurs milliers de volumes (tous reliés), de la Société Littéraire Française qui était le foyer de la bienfaisante influence française en Serbie.

Les Bulgares à leur tour ont pillé et incendié les bibliothèques dans les régions qu'ils ont envahies, jetant au feu tous les livres serbes trouvés dans les écoles et les maisons particulières, espérant ainsi dans leur cruauté naïve de barbares, pouvoir détruire toutes les preuves de l'incontestable supériorité de notre race.

Le devoir s'impose donc à nous de penser dès à présent à la restauration de toutes nos bibliothèques, et j'ai à cœur de constater que, chargé par le Gouvernement serbe de m'en occuper, j'ai déjà trouvé partout à Paris une aide efficace.

Notre Musée national, contenant les objets représentant l'histoire du Pays serbe, depuis les temps préhistoriques jusqu'à ce jour, a été pillé par les Bulgares et les Allemands. Cette perte-là est malheureusement presque irréparable.

Pour l'avancement des recherches scientifiques et la propagation des connaissances utiles, il existait en Serbie de nombreuses Sociétés : Agronomique, Économique, Forestière, Juridique, Géologique, Archéologique, Géogra-

phique, Chimique, etc., comprenant tous les représentants des spécialités respectives et aussi les Associations des Instituteurs, des Professeurs, des Médecins et Sociétés littéraires, etc.

Avant et au-dessus de toutes ces Sociétés, nous ayons l'ancienne Société des Savants serbes, fondée en 1841, qui fut transformée depuis (1887) en Académie Royale serbe. Celle-ci est composée de quatre Académies : des Sciences, de la Philosophie, de l'Histoire et des Beaux-Arts.

Les recherches originales dans les domaines des sciences exactes sont assez récentes, mais elles sont toutes à la hauteur, vu les moyens modestes dont nous disposons. Leur progrès n'est pas dépassé par celui des pays voisins, quoique les conditions pour le travail scientifique y soient bien plus favorables. Les savants français ont en Serbie de fervents disciples qui cultivent les Mathématiques, la Zoologie, la Pétrographie, la Géologie, Paléoethnologie. Quelques-unes de ces sciences ont été même inaugurées par les disciples des maîtres français.

Les travaux scientifiques dans les autres domaines sont également très remarquables : la Géographie, la Linguistique, l'Histoire et la Critique littéraire sont cultivées avec grand succès.

La littérature et la science serbes ont été grandement favorisées : 1° par l'unité de la langue serbe : les dialectes serbes ne présentent point de différences sensibles et l'on peut dire que le serbe est une des langues les plus unies ; 2° par le fait que le meilleur dialecte est en même temps le plus répandu et qu'il a été partout adopté comme langue littéraire ; 3° par l'action bienfaisante des premiers linguistes serbes qui ont su faire valoir la langue populaire.

Ce fut Vuk Karadžić qui le premier introduisit dans la littérature la langue parlée par le peuple, celle de la

poésie populaire, la seule pure et digne d'être la langue littéraire de la nation entière.... Il écrivit la grammaire de la nouvelle langue, en composa un dictionnaire, publia des poésies populaires, donna lui-même dans sa prose magistrale les modèles à suivre, créa une orthographe adaptée à la nouvelle langue — orthographe purement phonétique et une des plus parfaites qui existent, et réussit, par un succès sans exemple dans l'histoire littéraire, à faire la réforme complète de la langue et de l'orthographe, et à donner un caractère essentiellement national à la littérature serbe¹.

Les Serbes et les autres Jougoslaves ont une culture littéraire aussi ancienne que celle des grandes nations modernes de l'Europe occidentale.

L'ancienne littérature serbe commence au XII^e siècle, au moment où les deux apôtres slaves, Cyrille et Méthode, traduisirent les premiers livres liturgiques et où leurs disciples vinrent dans la péninsule balkanique pour y propager la foi chrétienne. Elle florissait dans les nombreux monastères, fondations de nos rois et empereurs, et comprenait tous les genres de la littérature byzantine et de l'ancienne littérature chrétienne. Dans les genres plus essentiellement littéraires, nous avons eu des traductions de tous les ouvrages qui font la gloire des littératures médiévales : les romans (*Alexandre le Grand, Tristan et Yseult, etc...*), les contes (*Esope*), les évangiles apocryphes, les légendes des saints. Des ouvrages originaux, mentionnons les nombreuses Vies des Saints serbes, les biographies et les éloges funèbres de nos rois et archevêques, les annales d'histoire serbe, et aussi le précieux Code de l'Empereur Dušan qui fait honneur à l'ancien Droit serbe (1545), et qui prouve que l'ancien État serbe

1. *Les Lettres, les Sciences et les Arts Jougoslaves*, p. 15.

était une organisation solide où régnait la justice et l'équité¹. L'imprimerie fut adoptée chez nous dès son invention, vers la fin du xv^e siècle.

Sous la domination ottomane, les livres ne pouvaient pas être imprimés dans les pays de nos anciens rois. C'est dans les provinces qui ne l'ont pas connue que nous avons eu notre renaissance littéraire, à Dubrovnik (Raguse), ville riche et libre, république autonome, et dans les autres villes de la Dalmatie. Éclore au xv^e siècle, sous l'influence de la grande renaissance italienne, cette littérature n'a pas laissé cependant de subir l'influence française : *Saint François de Sales* a été traduit au xvii^e siècle, le *Cid* et presque toutes les comédies de Molière au xviii^e. Tous les genres littéraires y étaient représentés. On a chanté l'amour, l'amitié, la foi; on a joué les mascarades et les comédies, car là-bas personne n'était menacé par le sabre turc. Mais les Serbo-Croates de Dalmatie n'avaient point oublié leurs frères subjugués. Le chef-d'œuvre de cette époque littéraire, l'épopée *Osman*, de Gundulić, chante la lutte des chrétiens contre les Turcs.

Notons parmi les nombreux savants de cette florissante société, notre génial mathématicien, astronome et physicien Rugieri Bošković, qui est une preuve éclatante que les petits peuples peuvent aussi enfanter un grand penseur et savant.

La littérature serbe moderne commence vers la fin du xviii^e siècle, dans les pays serbes de la Hongrie méridionale, où malgré la germanisation et la magyarisation, les conditions étaient un peu plus favorables à l'activité littéraire que dans la Serbie proprement dite, à laquelle les malheurs de la domination ottomane n'étaient pas épargnés.

1. *Sur les Lettres, les Arts et les Sciences Jougoslaves*, voir la brochure n° 4, de la Bibliothèque Jougoslave, 54, rue Vaneau.

Elle prend son essor avec la libération de la Serbie, au commencement du XIX^e siècle, et se propage dans tous les pays jugoslaves, au Monténégro, en Bosnie, en Herzégovine, en Dalmatie, en Croatie. On fondait partout chez nous des écoles, des imprimeries, des bibliothèques, des sociétés littéraires, des théâtres.

Ce qui caractérise la littérature moderne serbo-croate en général, c'est son unité nationale, propagée puissamment par l'unité de la langue. Les littératures provinciales antérieures se fondent sous le souffle vivifiant de l'unité nationale, et forment une littérature unique, saine et solide, au caractère national prononcé. Elle a produit des talents remarquables, tels Niégos, le plus grand poète de notre nation, Mažuranić, Prešern, et toute une série d'auteurs contemporains.

Tout en conservant son caractère national, notre littérature a suivi les grands courants et les grands exemples des littératures occidentales. Dès le commencement, on traduit *La Fontaine*, *Fénelon*, *Marmontel*, à côté des classiques allemands et russes. Jusqu'à la moitié du XIX^e siècle règne le romantisme qui fait place au réalisme, sous l'influence russe et française. Aujourd'hui, dans la poésie, le roman et le théâtre, tous les courants sont représentés, jusqu'aux décadents.

L'influence française dans notre littérature contemporaine se fait sentir de plus en plus, et elle est très féconde. C'est surtout grâce à la critique littéraire, qui est un genre très cultivé chez nous, ce qui répond parfaitement à notre tempérament. Une génération entière s'est élevée dans les idées littéraires de Sainte-Beuve, de Taine et de Lemaître. Des affinités de tempérament français et serbe, et une sympathie unanime pour la noble nation française et son esprit, y ont largement contribué.

La poésie nationale, les contes, les proverbes, occupent

une place particulièrement importante dans notre littérature. Il y a des chants épiques et lyriques. Le peuple appelle les premiers héroïques et les derniers féminins.

Notre poésie populaire a été traduite dans toutes les langues d'Europe, et elle a été partout admirée pour la profondeur de la pensée, pour la finesse de l'observation, pour l'émotion qui l'anime, ainsi que pour la fierté et l'ardente conscience nationale qui se manifestent dans une aspiration éternelle vers la justice, la vérité, la liberté.

Cette même Allemagne qui ne connaît rien au-dessus d'elle a dit de nos poèmes : La poésie populaire allemande doit se cacher devant la poésie serbe. Tout y est de caractère et de beauté homériques (Jacob Grimm, le célèbre philosophe allemand). Il y a longtemps qu'il a été dit à Paris : Les Serbes sont désignés par la Providence à être les poètes de toute la race slave (Mickiewicz).

L'épopée nationale que les trouvères serbes transmettaient de génération en génération, tenait toujours en éveil le culte de l'héroïsme et de l'honneur, ne laissait point s'éteindre le souvenir glorieux du passé, et ranimait la résistance de la nation malgré les souffrances infinies, endurées sous la domination ennemie.

Cette poésie nationale a gardé son prestige dans la Serbie libérée où elle favorisa bientôt l'éclosion d'une poésie personnelle artistique, souvent très puissante et expressive.

Nos dernières guerres balkaniques ont eu également leurs trouvères qui chantèrent les exploits de nos soldats, tellement la tradition épique est enracinée dans notre âme nationale.

Les derniers événements tragiques de cette guerre ont inspiré à nos jeunes poètes-artistes, une poésie d'une profonde mélancolie, encore qu'animée d'un fier patrio-

tisme qui refoule et étouffe les douleurs personnelles pour ne chanter que les souffrances communes. Il me semble que la poésie de guerre actuelle partout ailleurs, quoique plus artistique, plus raffinée, est bien plus personnelle, subjective. Si cette impression est vraie, on pourrait expliquer cette différence par le fait que, dans cette terrible guerre, la mort n'a fauché ailleurs que des hommes, des individus, tandis que chez nous, elle nous a ravi la Patrie, dont la perte domine et efface nos sacrifices personnels.

La guerre a arrêté brutalement l'essor de tous nos arts qui étaient en voie de développement et que notre gouvernement et notre Académie des Beaux-Arts encourageaient dans la mesure de nos modestes moyens.

La musique serbe, qui a une source inépuisable dans les mélodies populaires, est en voie de fermentation. A côté de quelques maîtres, les jeunes talents lui font présager un bel avenir.

Quant aux arts plastiques disons que dans la sculpture, après les initiateurs, sont venus quelques maîtres qui s'inspirent de la sculpture française moderne, et qui ont obtenu un grand succès même à l'étranger.

La peinture se développe suivant les tendances des différentes écoles.

Notre ancienne architecture, inspirée en partie par celle de Byzance et en partie par celle de Venise, a créé son propre type, infiniment supérieur à celui de nos voisins¹. L'architecture d'aujourd'hui n'a pas encore trouvé son expression. A la campagne les maisons gardent

1. Sur l'ancienne architecture serbe, nous aurons bientôt le plaisir d'apprendre l'opinion autorisée de M. Gabriel Millet, le savant professeur à l'École des Hautes Études, qui va publier prochainement une étude sur ce sujet. En attendant, veuillez voir l'article de M. Millet, dans *l'Art et les Artistes*, numéro consacré à la Serbie.

le plus souvent leur caractère provincial, ce qui fait qu'on y découvre des beautés d'un style original.

IV

La religion a toujours joué un rôle prépondérant dans la vie morale du peuple serbe. Il y a pourtant des étrangers, même bienveillants pour nous, qui ne trouvent pas les Serbes assez croyants. Cette opinion est fondée sur un fait qui frappe les observateurs tout d'abord : c'est que les Serbes ne fréquentent pas beaucoup les églises. Je puis pourtant affirmer qu'ils les aiment bien. En voici quelques preuves. Nos aïeux nous ont légué des églises et des monastères d'une telle beauté qu'ils ont été et sont toujours notre gloire.

Les Turcs détruisirent beaucoup de nos anciennes églises et ils ne permettaient pas d'en élever, qui seraient belles. Les Serbes furent alors obligés de les bâtir dans des endroits retirés, pour qu'elles ne fussent pas exposées aux outrages des passants musulmans, et de les enfoncer un peu dans la terre pour les faire paraître plus petites.

Une fois libre, le peuple serbe s'est mis aussitôt à élever des églises grandes et blanches, aux clochers élancés, resplendissants, qui se dressent fièrement vers le ciel. Nos villages rivalisent de zèle dans la construction de leurs églises.

Il y a toujours beaucoup de monde dans les églises les jours de grande fête. Dernièrement, surtout depuis les guerres, on y va en plus grand nombre, et avec plus de ferveur. Il faut faire remarquer que les Serbes prient souvent même en dehors de l'église et que bien des céré-

monies et rites, tels que le baptême, la bénédiction de l'eau, du gâteau pour la *slava* (fête du patron de famille), la messe funéraire ont lieu au domicile des particuliers.

Les membres de la famille serbe manifestent leurs sentiments religieux en différentes occasions tous ensemble. Dans chaque maison se trouve une icône devant laquelle brûle une veilleuse pendant que toute la famille se réunit pour prier. L'icône est considérée comme l'objet le plus sacré de la maison, celui qui doit être sauvé à tout prix en cas de malheur (incendie, inondation, ou invasion ennemie). Elle est un petit autel à Dieu et aussi le symbole de l'unité et de la continuité d'une famille.

Le Serbe fait pieusement le signe de croix non seulement dans l'église et devant l'icône, mais encore dans maintes occasions de la vie quotidienne : lorsqu'il se lève le matin, avant de commencer ses repas, et avant d'entreprendre un travail quelconque, en se couchant le soir, en parlant de morts qu'il chérit.

Dans les champs il y a de vieux arbres, avec des incisions en forme de croix, considérés comme bénis, où s'arrêtent les processions. On sait que le peuple, obligé de se réfugier dans la forêt devant l'ennemi, marquait certains endroits, généralement autour des arbres, où il improvisait un autel, allumait les cierges et priait.

Dans les camps on voit fréquemment, surtout le soir, les soldats faire la prière, groupés autour d'un cierge allumé.

Le peuple serbe observe, en outre, scrupuleusement les carêmes et les communions.

Tout ceci n'est qu'une discrète manifestation du profond sentiment religieux de notre peuple. Les manifestations exubérantes que l'on rencontre chez les Russes et les Grecs sont très rares chez nous, ce qui n'empêche pas que notre foi en Dieu soit ardente. Et cette foi est bien le vrai

fond de la religion chrétienne. Elle est aussi la source de quelques vertus de notre peuple.

Depuis leur conversion au christianisme, les Serbes ont toujours fait preuve d'un dévouement absolu à Dieu. Chaque tribu de notre peuple a voulu fêter à jamais le grand jour où elle a embrassé le christianisme, et c'est là l'origine probable de la fête bien connue de *slava*, le patron de famille, que les autres chrétiens n'ont jamais eu, ou bien dont la trace s'est perdue depuis longtemps.

Dans tous les anciens manuscrits, dans les légendes, dans l'épopée nationale, le nom de Dieu est partout mentionné comme celui du Maître et Juge suprême. Et il est accompagné toujours des épithètes qui marquent la foi cordiale en lui tels : Dieu chéri, Dieu aimé, Dieu clément, Doux Dieu.... On s'adresse à Dieu pour implorer chaque bien. On ne se révolte guère même contre le mal irréparable qui nous frappe, et on l'attribue aussi à la volonté de Dieu dont les voies sont impénétrables. « Dieu a donné, Dieu a repris », dira le paysan quand il aura sa récolte détruite par la grêle, ou quand son petit enfant est mort. Si vous demandez à un paysan : « A qui est cet enfant ? » il vous dira : « Il est à Dieu, et puis à moi », si vous lui demandez : « A qui est cette maison ? » il vous répondra : « A Dieu et à moi », dans le cas où l'enfant ou la maison serait à lui. « Et moi, je veux et mon cheval peut, mais Dieu ne le veut pas », dit avec résignation un cavalier du chant populaire. « On ne peut rien ravir à Dieu ».

La mort même est acceptée avec une calme résignation, comme sa Volonté. C'est ce qui explique, en partie, le courage de nos simples soldats à regarder la mort en face, et aussi cette sérénité relative avec laquelle nous supportons la terrible catastrophe présente de notre peuple et de notre État.

Il est intéressant de constater que les deux dates déci-

sives de notre histoire : le jour de la chute de l'Empire serbe à Kossovo et le jour de la dernière et définitive insurrection serbe pour la libération du pays, sont liées avec l'Église. Le peuple croit qu'avant la bataille de Kossovo, le tsar Lazar a pu choisir entre l'empire céleste et l'empire terrestre. Et le tsar se décida pour l'empire céleste, fit communier son armée et périt. Se décidant pour l'empire terrestre, il aurait pu prolonger son règne pour un certain temps, mais il aurait trahi la religion et les idéals du peuple. Il leur a sacrifié sa vie, et le peuple l'a approuvé et l'a proclamé saint, comme il a proclamé saints ceux des anciens rois serbes qui ont protégé la religion, construit les églises et aidé les pauvres. Sa défaite à Kossovo, le peuple la considère aussi comme la victoire de l'Infidèle sur le Christianisme.

Ce n'est pas par hasard que la décision de la dernière insurrection serbe a été prise à la sortie d'un service divin, dans cette petite église en bois, à Takovo, le dimanche des Rameaux, le jour où le peuple avait salué jadis l'entrée de Jésus à Jérusalem où il allait expier, mourir et ressusciter ensuite, pour le salut du genre humain. Le succès de cette insurrection serbe, le peuple le considère aussi comme le succès de la foi chrétienne.

En toutes circonstances, le peuple, rassemblé après la prière dans l'église, a demandé au guslar, notre barde national, de lui chanter ses chants nationaux, où la cause de la liberté nationale se confond avec celle de la foi chrétienne. Toutes nos insurrections étaient inspirées aussi par des tendances religieuses, car le peuple a toujours voulu conserver sa religion en face de celle des conquérants ottomans. Le peuple serbe croit que c'est la religion qui l'a sauvé pendant l'esclavage et qui l'a aidé à se libérer. Et parce que notre Église nationale a aidé ainsi le peuple serbe dans ses luttes, il y en a qui la

trouvent moins religieuse que les autres Églises. Nous croyons qu'elle n'y a rien perdu, et nous savons que le peuple l'en aime davantage. Que les savants théosophes et sociologues approfondissent et tranchent cette question, que nous n'avons pu qu'effleurer seulement.

Les populations de notre race appartiennent à trois confessions : orthodoxe, catholique et musulmane. Les uns ont été convertis par l'Église orthodoxe de Byzance, les autres par l'Église catholique. Et quant aux musulmans, ils le sont devenus beaucoup plus tard, sous la domination turque.

Notre peuple orthodoxe est resté très fidèle à sa confession, et le prosélytisme et les missionnaires y ont trouvé un terrain ingrat pour leur propagande. Mais ni les athées, ni les tentatives de la Libre Pensée n'y ont réussi non plus, bien que leurs initiateurs aient remporté des succès dans les autres domaines de la vie intellectuelle. De même, l'hérésie nazaréenne et le spiritisme chez nous ne font que renforcer le sentiment religieux de leurs adeptes.

Mais quoique les Serbes orthodoxes préfèrent leur religion aux autres, ils n'en sont pas moins très tolérants. Il n'y a jamais eu chez eux de haine religieuse, encore qu'il y ait eu des discordes entre les Serbes, les Croates et les Serbes musulmans, des discordes factices suscitées par la perfide politique des oppresseurs.

Notre peuple, malgré toute son orthodoxie, n'a jamais eu l'idée de protester, alors qu'en Serbie nous avons eu bien des fois des catholiques comme ministres (de la Guerre, des Affaires étrangères, et même de l'Instruction publique et des Cultes). Il ne voyait aucun mal dans le fait que le prince héritier serbe eût souvent des catholiques pour gouverneurs et instructeurs.

La tolérance religieuse des Serbes orthodoxes a une origine très ancienne. Le peuple et notre Église orthodoxe

ont proclamé pour sainte la reine Hélène d'Anjou, venue en Serbie comme catholique et morte comme telle, qui employait ses revenus pour le bien du peuple, à des œuvres religieuses et civilisatrices, s'occupait de l'instruction des jeunes filles, bâtissait des églises, non seulement catholiques, mais aussi orthodoxes.

Notre Constitution dit, il est vrai, que la confession orthodoxe est la religion de l'État, mais les conséquences en sont nulles. Notre État ne paye pas les prêtres orthodoxes, tandis qu'il paye les prêtres catholiques, musulmans et israélites, si leurs communes confessionnelles n'ont pas le moyen de le faire.

Nous avons avec le Saint-Siège un Concordat également favorable au catholicisme et à la nation serbe.

Je soutiens donc que le peuple serbe est religieux, que son sentiment est plus profond qu'il ne le paraît, que sa foi en « Dieu vrai », en « Dieu tout-puissant », et son espoir en « Dieu juste » et en la « Justice divine » sont sans bornes. Mais j'avoue qu'il ne manifeste pas sa croyance bruyamment comme les autres peuples orthodoxes, qu'il ne va pas à l'église aussi souvent que les catholiques, et qu'il ne lit pas la Bible comme les protestants. J'avoue aussi qu'il ne se rend pas bien compte des principes d'une théologie approfondie, ni des dogmes qui ont fait la scission des deux sœurs chrétiennes.

« Nous avons de la religion, a dit notre plus grand théologue contemporain, le R. P. Nikola Velimirović, mais insuffisamment cultivée. » La culture du sentiment religieux de notre peuple est un devoir de notre clergé, qui, dans la Faculté de théologie récemment projetée, trouvera un enseignement théologique et philosophique beaucoup plus profond que dans les séminaires ordinaires.

Le sentiment religieux est sans doute aussi la source de certaines vertus sociales très répandues dans notre peuple,

telles que la compassion, la charité, la générosité. Si les Sociétés de bienfaisance ne sont pas aussi répandues chez nous que chez les autres peuples, c'est peut-être parce qu'on n'en éprouve pas encore la nécessité, et que la charité privée y supplée largement.

« Le parent malheureux, vieux ou infirme, est certain de n'être jamais abandonné », a écrit le regretté Albert Mallet.

« Donnez toujours au quémandeur, même s'il porte la couronne », dit notre peuple. Un mendiant se considère comme un homme égal à celui qui donne, et sa formule consacrée pour demander l'aumône est bien suggestive : « Frère, donne-moi ».

La générosité que nos paysans-soldats ont montrée durant la guerre envers les prisonniers ennemis affamés ou malades a été vraiment touchante.

Si l'on voulait, enfin, définir le caractère général des Serbes, on pourrait commencer par constater : que le Serbe a du caractère, dans le sens français de ce mot, c'est-à-dire une volonté assez forte, de la constance et de l'endurance, surtout dans les affaires d'un intérêt général. Dans l'effort suprême pour la libération de toute notre race, les Serbes de nos deux royaumes (Serbie et Monténégro) ont suffisamment montré au monde entier ce qu'ils ont d'initiative, de ténacité et d'abnégation, pour se croire autorisés à se considérer comme de véritables missionnaires de notre grande cause.

Le naturel des Serbes varie légèrement suivant les différences des grandes régions qu'ils habitent. La sérénité et la souplesse d'esprit, un air de dignité sans morgue, la résignation sans beaucoup de murmure, la franchise assez discrète, l'amabilité et l'hospitalité non encombrantes, voilà les traits essentiels d'un bon type moyen.

L'enjouement naturel, le don de répartie, le penchant

aux bons mots et aux chansons, la disposition de faire bonne mine, même à la mauvaise fortune, — ont valu au Serbe la flatteuse définition anglaise « The Frenchman of Balkans », — « le Français des Balkans ».

Eh bien, nous acceptons avec joie ce compliment. Nous en sommes très flattés, car nous considérons le peuple français comme un des plus nobles peuples de l'Humanité.

V

Ce court exposé de la vie intellectuelle et morale dans ma Patrie demande à être complété par une brève caractéristique des préoccupations politiques de mes concitoyens. Plusieurs observateurs étrangers ont constaté, et ils nous le reprochent, que nous nous occupons trop de politique. Mais, Messieurs, si la politique n'est que le souci du bien public, alors le peuple, qui est le seul créateur de l'indépendance et du progrès de son État, peut bien avoir le droit et a le devoir de s'en occuper. Car il est arrivé déjà, chez nous comme ailleurs, que, par l'abandon complet de ce devoir à des politiciens de profession, le souci du bien public se transmue facilement en soins pour les intérêts soit personnels, soit de coteries et de classes.

Durant la formation du nouvel État serbe, notre peuple eut de grandes luttes à soutenir contre ses oppresseurs étrangers et des secousses fréquentes dans son intérieur. Car, si tous les Serbes avaient le même but national, tous n'étaient pas toujours d'accord sur les moyens à employer. Mais les frictions intestines n'ont jamais entamé la communauté de l'idéal ; celui-ci nous imposa la coordination des efforts pour la solution du grand problème posé devant la Nation serbe.

Animé déjà, dans son milieu patriarcal, de l'esprit de liberté et d'égalité, le peuple serbe embrassa facilement les principes démocratiques pour l'organisation du nouvel État. Les tendances autocratiques et bureaucratiques n'ont jamais pu prendre racine ni faire souche. Le peuple a toujours demandé que le nouvel État soit organisé suivant ses conceptions en n'empruntant à l'Étranger que des institutions adaptables à ses besoins.

Les partis politiques actuels en Serbie sont : radical, radical démocratique, libéral, progressiste et socialiste. Les fondateurs du socialisme en Serbie étaient animés des idées des anciens socialistes français et russes, mais ils ont évolué vers le radicalisme; les socialistes actuels ont subi l'influence des socialistes allemands. Le parti progressiste s'est formé des anciens conservateurs, qui, il y a plus de trente ans, ont évolué vers le libéralisme. Les libéraux aussi ont subi diverses transformations. Le parti radical, le plus grand de tous, comprenait plusieurs nuances et donna naissance au parti radical-démocratique, dont le programme se rapproche du programme de la démocratie radicale française de 1848.

Il est probable qu'après la catastrophe subie par notre État, tous les partis se mettront à faire une nouvelle révision de leurs programmes. Il est à désirer que tous apportent quelques modifications dans leurs méthodes de propagande et d'action.

Tous nos partis politiques ont un seul programme de politique étrangère. Ce programme nous a été dicté par la position géographique de notre pays, par le voisinage avec les nations à tendances impérialistes. Pour notre malheur, nous sommes entourés par trois peuples d'origine asiatique, touranienne : les Turcs, les Bulgares et les Hongrois, et par les Germains, que les Alliés ont suffisamment grattés pour trouver en eux les Huns, les bar-

bares. Ces peuplades envahissaient souvent notre pays et provoquaient des guerres répétées plus ou moins néfastes. Ce mauvais voisinage explique bien la longue durée et l'âpreté de la défense du sol natal et la nécessité même européenne d'en finir une bonne fois et d'obtenir une paix durable. Et nous espérons l'obtenir cette fois-ci. Car, nos voisins nous ont attaqués souvent parce que nous étions petits et faibles. Ils n'attaqueront pas à la légère la Grande Serbie, quand elle disposera pour sa défense de la force de tous ses enfants. Nous autres, Serbes, nous n'attaquerons personne, car quoique fervents nationalistes nous ne sommes point annexionnistes. « A moi, ce qui est à moi; je ne veux pas de ce qui est aux autres »; c'est la devise du paysan serbe quand il défend sa propriété privée. Ce dicton peut s'appliquer aussi à la défense du sol national.

Tous nos partis politiques sont donc essentiellement nationalistes. Préconisant souvent des manières d'agir différentes, ils se sont, dans leurs luttes; injuriés quelquefois, se traitant de « turcophiles », « austrophiles » et « bulgarophiles ». Ainsi, quand la Serbie était encore vassale de la Turquie, quand il y avait encore des garnisons turques dans les forteresses avec des canons braqués sur les villes et villages serbes, il y avait alors des opportunistes qui, par un sourire au maître, tâchaient de l'amadouer, et par des révérences profondes, accompagnées ordinairement de bakchich, obtenaient quelques droits pour le peuple. Ces « turcophiles » étaient d'aussi bons patriotes que leurs détracteurs qui tenaient dans leurs poches les poings serrés toujours prêts à cogner sur l'ennemi. Quand l'Allemagne s'allia avec l'Autriche-Hongrie et l'Italie ouvertement, et avec la Turquie et la Bulgarie en secret, quand la France et la Russie étaient affaiblies par leurs dernières guerres et pas encore alliées, il s'opéra chez nous un revirement de la politique officielle qui se tourna

vers l'Europe Centrale, dont on craignait l'éternelle menace. Ces opportunistes d'alors furent dénommés par l'opposition « austrophiles ». Comme notre force économique dépendait de l'importance des exportations, et que celle-ci était dirigée principalement vers l'Autriche-Hongrie, nos opportunistes cherchaient par le sourire commercial à faire marcher le commerce. Mais, aussitôt que l'alliance franco-russe eut formé le contrepoids nécessaire à l'équilibre européen, nos « austrophiles » eux-mêmes cessèrent de l'être. On donna le nom de « bulgarophile » aux prôneurs de l'alliance entre ces trois peuples balkaniques, Serbes, Bulgares et Grecs, qui avaient des revendications à présenter à la Turquie. Cette alliance fut faite ; elle donna de bons résultats et en aurait produit de meilleurs encore si les Bulgares, poussés par la jalousie et la rapacité, n'avaient pas attaqué traitreusement d'abord les Serbes et les Grecs, leurs alliés, sans lesquels ils n'auraient pu obtenir aucune victoire, pour continuer, embrassés par les Germains et les Turcs, à lutter pour le roi de Prusse, contre les Russes, leurs créateurs, les Roumains et les Serbes, qui ne demandaient qu'à vivre en bons voisins, les Italiens, les Anglais et les Français, qui ont tous et toujours été leurs amis bienveillants.

S'il y avait donc chez nous des hommes et des partis politiques, qui étaient opportunistes afin d'éviter un danger menaçant, ou de satisfaire un intérêt immédiat, il n'y eut jamais ni hommes ni partis qui n'éprouvassent pas de sympathies pour les Français et la France. On aime la France presque instinctivement ; on aime les qualités de son peuple, ses idées démocratiques et humanitaires, son esprit, ses gloires historiques, ses exemples, sa littérature et sa science.

On avait toujours de la reconnaissance envers la Russie ; car même la Russie tsariste a constamment défendu l'indé-

pendance de la Serbie. On aime dans le peuple russe son âme profonde, pleine d'abnégation et de bonté, sa disposition au sacrifice pour les causes justes, ses penchants humanitaires et idéalistes. Le nouveau régime en Russie, en donnant libre cours au développement intégral de toutes ses populations, ne sera que plus sympathique au peuple serbe, qui est le plus démocrate de tous les peuples slaves, et notre affection pour la Russie ne sera dorénavant entachée d'aucun scrupule. Nous fûmes donc toujours et francophiles et russophiles. Ainsi il advint que nos sympathies d'antan nous ont dirigées juste vers les peuples qui, aujourd'hui, combattant la barbarie tourano-germanique, travaillent aussi pour notre sécurité et notre avenir national.

Pour avoir cette sécurité et préparer un meilleur avenir la Serbie avait besoin, en premier lieu d'une armée, et d'armer tout son peuple. Tous nos gouvernements eurent à cœur le souci d'organiser la défense nationale. Ceux qui ont le mieux réussi furent ceux qui, jouissant de la plus grande confiance du peuple, obtenaient du Parlement le plus de ressources pour l'organisation militaire.

Le peuple serbe aime son Armée. Il l'aime, peut-être d'abord à cause de l'esprit guerrier développé en lui au cours des luttes séculaires imposées par les circonstances, quoique notre peuple préférât vivre en paix. Il l'aime surtout parce que c'est dans l'Armée qu'il a trouvé la force d'exister et de se développer ; parce que dans l'Armée on cultive l'esprit d'égalité, de justice, de dignité, dont il est grand amateur ; parce que nos officiers sortent de toutes les classes du peuple, et lui servent de bons maîtres, de bons pasteurs : parce que, enfin, tout le peuple se retrouve dans l'Armée, qui n'est que la nation en armes.

Le premier noyau de la Serbie indépendante s'est constitué après une grande et longue période (1804-1815)

de soulèvement national contre les Ottomans; ce premier territoire posavo-danubien n'était pas au centre géographique du peuple serbe, mais il servit tout de même comme point d'attraction et de cristallisations successives. En 1855, notre territoire s'élargit vers l'Est jusqu'au Timok et au contrefort des Balkans qui l'alimentent, et vers le sud dans la direction de l'Ancienne Serbie. Dans la troisième phase de la libération (1878), nous avons obtenu une partie de l'Ancienne Serbie dans le bassin supérieur de la Morava. La quatrième étape (1912) nous rapporta le reste de l'Ancienne Serbie, dans les bassins de Lim, de l'Ibar, de la Morava, du Vardar, et cette région moyenne du Vardar, qui est habitée par les Serbes et qui fait partie de l'ancienne province appelée Macédoine. A cette dernière étape nous pensions avoir réglé pour toujours nos comptes avec la Turquie. Fatigués par des grands combats, quoique vainqueurs, nous sentions le grand besoin d'un très long repos pour réparer les pertes subies, pour nous fortifier sous tous les rapports, pour organiser les nouvelles acquisitions territoriales en y introduisant tous les bienfaits de la liberté et de la civilisation. Nous savions bien que cette nouvelle Serbie moravo-wardarienne n'est que la tête et la colonne vertébrale du Peuple Serbe, dont les diverses parties restent encore démembrées sous la domination austro-hongroise. Mais considérant qu'un siècle entier avait été nécessaire pour s'affranchir du joug ottoman, se disant que le Tout-Puissant même avait besoin de plusieurs jours pour créer le Monde, croyant en la justice immanente, armé de patience — le Peuple Serbe était bien décidé à attendre « le Temps et son Droit ».

Mais l'Allemand rapace n'a pas voulu rester tranquille. Il se précipita pour écraser la tête haute de la Nation Serbe, pour arracher son cœur enjoué et détruire son beau berceau. Et cela ne lui suffit pas, car ses visées vont loin

au delà de la petite Serbie, vers l'Orient, vers l'Occident, vers le Nord, vers le Sud, à travers les continents, à travers les océans. Les Allemands mirent le feu à tous les coins de l'Europe, couvrirent toutes ses nations de deuil profond, dévastèrent la Belgique, la France du Nord, la Serbie, le Monténégro, la Roumanie, la Pologne. Ils ont ensanglanté l'Europe, l'Asie et l'Afrique et bientôt aussi l'Amérique.

Mais grâce aux efforts sublimes des Alliés, toutes les ruines seront réparées aux dépens du destructeur, tous les peuples deviendront indépendants, l'Humanité va bientôt respirer librement, et notre Serbie martyre prendra sa place naturelle dans l'Association des États libres.

La Serbie devra être restaurée non seulement sur son territoire d'hier, mais jusqu'aux limites ethnographiques de la Nation Serbe. Il sera juste et nécessaire de réunir à la Serbie, la Croatie et la Slovénie et d'en former un seul État yougoslave dont la réunion est maintenant possible et désirée.

« La Yougo-Slavie ne constitue pas une entité ethnographique arbitraire et artificielle imaginée pour les besoins du moment. Élisée Reclus écrivait déjà en 1878 : « Quoique
« divisés par la politique, tous les pays slaves de Cislei-
« thanie, de Transleithanie, d'outre-Save, n'en constituent
« pas moins d'*avance* et virtuellement, pour ainsi dire,
« une forte unité nationale avec laquelle doivent compter
« même ceux qui refusent de la reconnaître. Les événe-
« ments projettent leur ombre devant eux et, bien que la
« Yougo-Slavie n'existe pas encore, on peut la voir se pré-
« parer depuis longtemps. Une fausse manœuvre diploma-
« tique de la part des Autrichiens et des Hongrois, une
« imprudence quelconque peuvent hâter le changement
« d'équilibre et constituer enfin la nation Yougo-Slave. »
« — Les Allemands du Nord, les Autrichiens et les Magyars

« se sont unis pour commettre la fausse manœuvre diplo-
« matique, politique et militaire qu'il fallait attendre de
« leur mentalité perdue de mégalomanie. L'heure de l'in-
« dépendance yougo-slave prédite par Élysée Reclus a enfin
« sonné. » (A. Chervin : *L'Autriche et la Hongrie de
demain*, Paris, 1915.)

Une première ébauche d'un État yougo-slave réunissant une partie des Slovènes, Croates et Serbes autrichiens, a été construite en 1809 par Napoléon I^{er} sous le nom d'Iliria ou Provinces Illyriennes. Pendant la courte durée de cette province (jusqu'en 1813) le régime français s'y signala par l'établissement de l'égalité civile, l'abolition des droits seigneuriaux, la séparation des Écoles et de l'Église, la construction des ponts et chaussées, le développement du commerce et de l'industrie minière. Les peuples yougo-slaves ont été contents de ce régime et des progrès réalisés et en ont gardé un bon souvenir. L'empereur d'Autriche lui-même avoua le progrès fait dans l'Illyrie par les Français; en venant la visiter, après la retraite des Français, et voyant quelques ponts et chaussées inachevés, il s'écria : « Décidément, je suis revenu quelques années trop tôt. » Les grands seigneurs autrichiens n'étaient pas contents; et profitant du retour de la domination autrichienne, ils se sont empressés de récupérer leur « droit » et d'amener la réaction. Ces seigneurs quasi-féodaux sont aujourd'hui encore les plus grands adversaires de la formation d'un royaume yougo-slave uni et libre des Serbes, des Croates et des Slovènes.

Mais le bon grain est semé depuis longtemps. L'idée a fait son chemin. La préparation d'une unité yougo-slave s'est faite continuellement. Un pas primordial et décisif fut l'adoption d'une seule langue littéraire au lieu de deux ou trois idiomes provinciaux. La langue adoptée fut celle que les Serbes ont prise pour la littérature. Ceci

contribua à faciliter l'échange des idées et des points de vue. Cet échange amena la coordination et l'unification des idées, par conséquent, le rapprochement des esprits, des tendances et des volontés. Le progrès de la propagande démocratique dans les couches populaires, facilité par la disposition démocratique innée à notre race, a mis à leur place les questions provenant de la différence des religions, des conditions sociales, du passé historique. Le progrès réalisé par la Serbie dans sa consolidation intérieure et dans son étendue géographique, l'ont fortifiée dans sa mission de Piémont yougoslave, mission reconnue non seulement par les Serbes de toutes les provinces yougoslaves, mais aussi par les Croates et les Slovènes. Les représentants autorisés des Croates et des Slovènes ont déjà, à plusieurs reprises, manifesté leur volonté de réunir toutes nos peuplades en un seul État : le Royaume-Uni des Serbo-Croates et Slovènes.

Cette idée a trouvé des adeptes parmi les publicistes anglais, français et russes qui connaissent la Question serbe et l'importance qu'a sa solution rationnelle pour la paix durable tant désirée par toute l'Europe.

Les hommes d'État et les représentants officiels de la France, de l'Angleterre et de la Russie, dernièrement aussi des États-Unis d'Amérique, à plusieurs reprises ont reconnu à la Serbie le droit et le besoin de réunir tout le peuple serbe dans la Grande Serbie. Aujourd'hui on lui reconnaît officiellement le droit de s'unir avec ses frères, les Croates et les Slovènes.

Ainsi notre future Grande Serbie, unie avec la Croatie et la Slovénie, n'est plus une chimère. Ce rêve sera réalisé après la victoire. Cette réalité répondra non seulement à nos désirs et à nos besoins, mais remplira un rôle dans l'intérêt même de nos grands Alliés. Alors nos amis n'entendront plus nos gémissements, nos vociférations, nos

cris d'alarme, ni des appels au secours! Au contraire, nous serons alors capables et toujours prêts à courir au secours de chaque cause noble, juste et humanitaire.

C'est sur cette belle perspective que je veux terminer ma conférence.

Quoique j'aie évité d'y faire « de la littérature » et tâché de me borner à une exposition simple des faits concernant la Serbie, je crains de m'être tout de même exposé au soupçon de la voir trop belle. Il peut se faire, en effet, que, du fond de ces ténèbres dans lesquels nous sommes actuellement noyés, nous entrevoyons notre Patrie comme un vrai Paradis perdu, resplendissant, sans ombres. Il est probable que vous avez trouvé cette conférence, non seulement trop longue, mais aussi trop flatteuse pour la Serbie et les Serbes. Moi, j'avoue que je ne le trouve pas, — car il me semble que je ne parlerai jamais de la Serbie trop longuement, ni que je n'en dirai jamais assez de bien. Pour m'en excuser, je vous prie, Mesdames et Messieurs, de ne pas oublier que c'est de ma Mère que je vous ai parlé, de ma Mère bien malheureuse!

QUELQUES PUBLICATIONS SUR LA SERBIE

- D^r J. Pančić. — *La Flore de la Serbie*. I, 1874; II, 1889. Belgrade (en serbe).
- D^r L. Dokić. — *Tableaux analytiques et systématiques des animaux en Serbie*. I, II, III. Belgrade (en serbe).
- J.-M. Žujović. — *Sur les formations sédimentaires en Serbie* (Comptes rendus Académie des Sciences). Paris, 1895.
- *Sur les roches éruptives en Serbie* (C. R. A. S.). Paris, 1895.
- *Sur la distribution des roches volcaniques en Serbie* (A. G. P. B.), 1895.
- *Matériaux pour la géologie du royaume de Serbie*. I-V (en serbe).
- *Matériaux pour la géologie de l'Ancienne Serbie*. I-III (en serbe et en français.)
- *Matériaux pour la Paléoethnologie de la Serbie*. I-XV (en serbe).
- *Géologie de la Serbie*. I, 1895; II, 1900 (en serbe).
- *Annales géologiques de la Péninsule Balkanique*, dirigées par J.-M. Žujović. I-VI (en serbe et en français).
- J. Cvijić. — *Traits fondamentaux de la géographie et de la géologie de la Macédoine*, I, II, III. 1910. Belgrade (en serbe).
- *Questions balkaniques*. I. Paris, 1916.
- W. Karić. — *La Serbie*. Belgrade, 1887 (en serbe).
- *La Serbie à l'Exposition universelle de 1911, à Turin*. Belgrade, 1911.
- X. Angell. — *Le Soldat serbe*. Paris, Delagrave, 1916.
- V. Bérard. — *La Serbie*. Paris, A. Colin, 1916.
- U. Barby. — *Les Victoires serbes*. Paris, Grasset, 1915.
- *Bregalnitsa*. Paris, Grosset, 1914.
- *L'Épopée serbe*. Paris, Berger-Levrault, 1916.
- P. Coquelle. — *Le Royaume de Serbie*. Paris, Vanier, 1894.
- E. Denis. — *La Grande Serbie*. Paris, Delagrave, 1915.
- A. Dozon. — *L'Épopée serbe*. Paris, Leroux, 1888.
- A. de Gubernatis. — *La Serbie et les Serbes*. Florence, 1897.
- Paul Labbé. — *L'Effort serbe*. Paris, 1916.
- L. D'Orfer. — *Chants de guerre de la Serbie*. Paris, Payot, 1916.
- J. Petkovitch. — *Ce que fera la Serbie*. Paris, Fischbacher, 1916.
- *La Serbie glorieuse* (l'Art et les Artistes). Paris, 1917.
- P. P. D. Sokolovitch. — *Le Problème italo-slave devant la guerre actuelle*. Paris, 1916.
- J. T. — *Le Problème italo-slave*. Paris, Plon-Nourrit, 1915.
- L. Thomson. — *La Retraite de la Serbie*. Paris, Hachette, 1916.

- G. Yakchicht.** — *L'Europe et la résurrection de la Serbie.* Paris, Hachette, 1917.
— *Le Banat.* Paris, 1915.
- M. R. Vesnitch.** — *Les responsabilités de la guerre actuelle.* Paris, Picard, 1917.
- M. R. Vesnitch.** — *La Serbie et la guerre européenne.* Édition de la *Revue Bleue.*
- M. Spalaikovitch.** — *La Bosnie et l'Herzégovine.* Paris, A. Rousseau, 1899.
- H. Avelof et I. de la Nézière.** — *Monténégro, Bosnie, Herzégovine.* Paris, H. Laurens.
- E. Haumant.** — *La Serbie (Foi et Vie, 1915, n° 3).*
- P. de Lanux.** — *La Yougoslavie.* Payot et Cie.
- A. Magrou.** — *Les Serbes et la Serbie.* Nancy, Coube.
- G.-M. Stanoïevitch.** — *Le Bombardement de l'Université de Belgrade.* Vermot, Paris.
- A. Muzet.** — *Le Monde balkanique.* Paris, Flammarion, 1917.
- C. Yovanovitch.** — *La Serbie économique.* Nice, 1917.
- J. Zujovic.** — *L'Agriculture et les paysans en Serbie.* Paris, Renouard, 1917.
- J. Žujović.** — *Les Serbes.* Paris, imprimerie Lahure, 1917.
-

80 016. — IMPRIMERIE GÉNÉRALE LAHURE

9, rue de Fleurus, 9, à Paris.

